

ARISTOPHANE DANS LES BANLIEUES

Pratiques de la *non-école*

MARCO MARTINELLI



collection
APPRENDRE

Titre original : *Aristofane a Scampia. Come far amare i classici agli adolescenti con la non-scuola*
Éditeur original : Ponte alle Grazie, Milan, 2016.

© ACTES SUD, 2020
pour l'édition française
ISSN 1264-0646
ISBN 978-2-330-13442-6

ARISTOPHANE
DANS LES BANLIEUES

Pratiques de la *non-école*

Marco Martinelli

Traduit de l'italien par
Laurence Van Gothem

Préface de
Jean-Pierre Thibaudat

ACTES SUD - PAPIERS

*Voici l'homme dont le nom est Germe. Sous
ses pas germera la vie.*

Zacharie VI, 12

PRÉFACE

La vie de Marco Martinelli est faite de rencontres. D'abord, au lycée à Ravenne, la rencontre avec Ermanna Montanari qui deviendra sa compagne et une grande actrice. Aucune étude de théâtre conséquente pour l'un comme l'autre, mais l'envie de créer. Alors le couple fonde un groupe de théâtre en 1977 où l'on apprend en avançant et en se trompant. Puis vient la rencontre en 1983 avec Luigi Dadina et Marcella Nonni. Ensemble, ils fondent le Teatro delle Albe, une compagnie toujours en activité. C'est alors qu'une nouvelle rencontre va infléchir le parcours de Marco Martinelli. Celle du directeur des théâtres de Ravenne, Mario Salvagiani, un homme qui avait fait venir dans cette ville d'Émilie-Romagne des artistes comme Carmelo Bene, Giorgio Strehler, et bien d'autres. Salvagiani propose de réunir les théâtres et les compagnies de la ville au Théâtre Rasi sous le nom de Ravenna Teatro et demande à Marco Martinelli d'en assurer la direction. Il hésite. Mais le rêve est là : faire du Rasi une maison de théâtre ouverte à tous. Mais comment ? Une nouvelle

rencontre va être déterminante : un professeur dans un institut technique et industriel propose à l'équipe du Ravenna d'enseigner le théâtre à ses élèves. Comment y répondre ?

Faire des cours ? Pas question. Préparer les élèves à un spectacle du Teatro delle Albe ? Pas l'envie. Monter une pièce du répertoire avec les élèves avec une représentation en fin d'année ? Non, surtout pas. Alors quoi ? Marco Martinelli et Maurizio Lupinelli, acteur du Ravenna, organisent un atelier, deux heures par semaine tout au long de l'année scolaire, sur la base du volontariat. Que font-ils ? Ils écoutent les élèves. Puis proposent des improvisations libres autour de thèmes puisés dans des pièces du répertoire classique, à commencer par Aristophane. De quoi parlent les élèves dans les impros ? D'eux, de leur vie. Autant de propos qu'ils injecteront par la suite dans les personnages. Il n'est pas question de mise en scène, mais de "mise en vie", dit Martinelli, formule qui résume cette méthode pragmatique à laquelle il va donner un nom : la *non-école*.

Deux autres lycées entrent dans la danse et trois spectacles sont ainsi présentés au printemps 1993. C'est l'acte fondateur de la *non-école*, une aventure qui va devenir exponentielle au fil du temps pour cause de succès. C'est cette aventure au long cours que raconte ce livre, expérience enrichissante après expérience enrichissante. Pas de recettes mais des intuitions, pas de théorie abstraite mais une écoute continue, pas de décors mais des corps et des paroles autres. Autant d'histoires qui

nous promènent de Ravenne à Naples et bientôt à l'étranger, d'un village du Sénégal à Mons en Belgique. En France, Martinelli a présenté deux spectacles issus de la *non-école*, *Ubu buur* en 2007 au Festival des Francophonies de Limoges, et *Detto Molière* en 2010 à la Rose des Vents de Villeneuve-d'Ascq.

Loin des "représentations scolaires" qui vont d'un simple renflement du remplissage des salles à des démarches suivies tout au long de l'année avec des classes, des enseignants et des partenaires au sein des théâtres ; loin de "spectacles pour enfants" qui vont du meilleur au pire ; loin des "bords de scènes" après représentation pour des élèves venus avec leur professeur de français ; loin des "ateliers théâtre" des lycées (où naissent parfois des vocations) et des "spectacles de fin d'année" qui en sont souvent la résultante, Marco Martinelli propose une autre voie.

Entre la fondation du Teatro delle Albe et les premiers spectacles de la *non-école*, Jacques Rancière publiait *Le Maître ignorant* en 1987. Marco Martinelli ne mentionne pas Rancière dans ses références, mais on ne peut pas ne pas y penser. On y retrouve cette même philosophie de l'égalité. Comme Jacotot, le professeur dont parle Rancière, Martinelli ne se met pas en surplomb devant les élèves. Il sait des choses mais les élèves savent d'autres choses qu'il ne sait pas. Il ne s'adresse pas à eux en tant qu'élèves (là pour apprendre) mais en tant qu'individus (avec chacun sa personnalité).

À Naples, Martinelli et sa petite équipe vont apporter la *non-école* dans un lycée bourgeois du centre-ville où l'on apprend le grec et le latin et dans trois écoles de Scampia, le quartier chaud (gangs, drogues, etc.) où les élèves ne connaissent pas le nom d'Aristophane, et que ceux des beaux quartiers prétendent lire dans la langue originale. Martinelli leur parle de Dionysos avant de les mettre au travail. À ceux de Scampia, il a l'idée de partir des slogans proférés par les supporters de l'équipe de foot. Les élèves savent tout ça par cœur et ce sont eux qui enseignent les slogans à Martinelli. Le savoir est renversé. À Chicago, avec *Ubu roi*, ce sera le hip-hop, et à Mons, avec *Detto Molière* (Dit Molière), le vocabulaire des matchs de catch. À Naples (comme ailleurs), l'enjeu sera aussi de réunir les élèves des quartiers riches et ceux des quartiers pauvres dont nombre de Roms. Ensemble, tous ensemble autour de *La Paix* d'Aristophane dont le texte (comme ceux d'autres classiques) revient en morceaux, contaminé, métamorphosé, dans la dernière phase du travail. Exemple.

Par ailleurs, Marco Martinelli est un auteur, un metteur en scène souvent primé en Italie et il y a fort à parier que les spectacles dont il signe la mise en scène et les pièces qu'il écrit se nourrissent des fabuleuses mises en vies qui jalonnent l'histoire de la *non-école*.

JEAN-PIERRE THIBAUDAT

PROLOGUE

LES ADOLESCENTS NE SONT PAS CE QUE VOUS CROYEZ

Je m'adresse aux parents et aux enseignants. À ceux qui voient leurs enfants ou élèves comme des énigmes. À ceux pour qui les adolescents sont comme des extraterrestres, ceux qui, non seulement les "pensent" de cette façon, mais les vivent ainsi, en famille ou en classe : esclaves des téléphones portables, passifs, tels des autistes. Les adultes sont toujours plus désarmés et impuissants face à cette étrange espèce humaine, qui ne s'intéresse à rien. Non plus rebelle, comme l'ont été beaucoup de leurs parents ou grands-parents, mais distraite, éternellement distraite. C'est ainsi que ces enfants sont vus, c'est ainsi que nous les voyons souvent : apathiques, je-m'en-foutistes, opportunistes, barbares, silencieux, se tenant à l'écart et qui, s'ils parlent, le font dans une langue incompréhensible, sans désirs, au fond même cyniques, "perfectionnistes de la négligence", "affalés", comme l'a écrit très justement Michele Serra. Pardon si j'affirme le contraire : ils ne sont pas comme ça.

Ce livre donne à voir autrement les adolescents du début de ce troisième millénaire. Peut-être est-ce présomptueux, venant de quelqu'un qui n'est ni enseignant ni parent, qui n'a pas affaire à eux toute la sainte journée ; mais un autre regard n'est-il pas profitable à tous ?

Cet ouvrage raconte l'invention d'une méthode d'art théâtral appelée *non-école*, née à Ravenne, en Italie, il y a environ vingt-cinq ans, et exportée dans tout le pays et dans le monde. Nous avons travaillé toutes ces années avec un très grand nombre d'adolescents, sur des textes classiques ; ceux que peu de gens connaissent, même parmi les adultes. Nous avons monté, à partir des tragédies grecques, les textes les plus difficiles, dans les conditions les plus difficiles, créant souvent des rencontres et des cohabitations entre les jeunes des banlieues et leurs voisins des grands centres historiques : de la Scampia décrite par Roberto Saviano dans *Gomorra*, avec ses trafiquants de cocaïne et ses chanteurs populaires, que nous avons mêlée aux élèves de la Naples bourgeoise de la place de Jésus, à Mazara del Vallo, au fin fond de la Sicile, tournée vers l'Afrique, ville moitié sicilienne et moitié tunisienne ; en passant par Seneghe, un splendide village sur les pentes du Montiferru, au cœur de la Sardaigne et par les immeubles de Comasina, un quartier milanais connu pour avoir été le berceau du bandit Vallanzasca ; ou encore Lamezia Terme, dans la Calabre des municipalités à infiltration mafieuse, terre de déchirante beauté, où nous avons travaillé avec des adolescents de

Lamezia et des Roms, aussi bien que dans les ruelles de Venise et dans la banlieue d'Asseggiano, où vivent en majorité des étrangers ; dans l'Émilie-Romagne dévastée par le tremblement de terre et puis, à l'étranger, à Mons, en Belgique, dans les villages de la savane sénégalaise, dans la communauté afro-américaine de Chicago, parmi les Portoricains du Bronx de New York, ainsi qu'à Rio de Janeiro. Dans tous ces lieux, nous avons rencontré des centaines, des milliers d'adolescents enthousiastes, prêts à consacrer du temps et de la passion au travail théâtral, attentifs et concentrés, volcans d'énergie insoupçonnés. Ils étaient capables d'éteindre leur téléphone portable au début de chaque répétition, de mettre de côté la PS pour apprendre leurs répliques, pour les répéter cent fois si nécessaire, capables de se disputer avec leurs parents qui auraient voulu les voir "étudier les maths et pas mettre en scène... comment s'appelle-t-il... Sophocle ?", capables de s'émouvoir en voyant leurs camarades lutter contre les difficultés. Capables aussi de passer des coups aux caresses, du chaos et des cris au silence quasi religieux, affamés d'affection et de tendresse qu'ils étaient, désireux que cette chaleur ressentie sur le plateau, celle qui fait chanter les bègues sans la moindre gêne et transforme les timides en lions. Que cette vie bousculée ne finisse jamais. En un mot, ils étaient amoureux.

Amour ? Que vient faire l'amour ici ? Il est essentiel, comme le feu. L'usage du feu est un des éléments qui distinguent à l'origine l'homme de

l'animal. On ignore la date exacte de sa découverte. En revanche, il est sûr qu'*Homo erectus* l'a maîtrisé il y a plus de cinq cent mille ans. Essayons d'imaginer ce que la préhistoire vient faire là-dedans : *Homo erectus* a dû prendre le feu, au début, dans des événements naturels comme des incendies spontanés, ou causés par la foudre ou par des éruptions volcaniques. Comment le capturer était le premier problème, la première invention. Il restait à savoir comment le maintenir allumé en permanence, comment le provoquer sans l'aide de l'environnement mais en développant une technique, un savoir. Cette question ne concerne pas uniquement nos ancêtres, elle nous concerne aussi : le problème n'est pas de tomber amoureux, mais de rester *toujours* amoureux. Et d'alimenter la flamme. Soyez patients, je vous le répète, je ne divague pas. Il semble que nos ancêtres aient trouvé deux façons pour allumer le feu : soit en utilisant des silex, ou en frappant un métal contre un minéral contenant du soufre, soit en frottant deux bois l'un contre l'autre. Cette dernière est celle qui nous intéresse, une méthode *incandescente*. Ce frottement de deux petits bâtons est la *non-école*.

Imaginons nos enfants ou élèves comme s'ils étaient des ânes, parce qu'ils sont vraiment des ânes – j'imagine que vous êtes d'accord avec moi – mais imaginons-les comme des ânes turbulents, habités de peurs et d'ombres, mais aussi de désirs inavoués, de passions inexprimées, affamés de vie, d'inconnu, de rêves. Ils cachent

souvent ces rêves à leurs professeurs ou parents, ils les gardent pour eux, s’y réfugient comme les taupes dans leurs galeries : c’est leur tactique de survie, ils ne se montrent pas – ou presque – tels qu’ils sont réellement. D’autre part, imaginons les anciens textes de théâtre, les classiques poussiéreux aux noms imprononçables : d’Eschyle à Aristophane qui compose en partie le titre de ce livre, de Plaute à Molière en passant par Shakespeare, jusqu’à Alfred Jarry et Bertolt Brecht. Regardons-les ensemble, ces ânes et les classiques, ces barbares et les livres : rien de plus éloigné ? En effet : un adolescent d’aujourd’hui connaît tous les types de smartphone, sait se repérer sur tout clavier électronique, s’amuser à un concert rock, surfer pendant des heures en ligne ou regarder un match de foot à la télé ; qu’est-ce qu’il a à voir avec ces bustes de musée, ces barbes intimidantes et cet ennui “annoncé” ? Rien. Les petits ânes et les classiques sont faits de bois qui proviennent d’arbres très éloignés, à des limites opposées de la forêt, destinés à ne jamais se croiser. Mais si quelqu’un était capable de les rapprocher ? Et si, en les rapprochant, il découvrirait qu’on peut les frotter l’un contre l’autre, jusqu’à atteindre une température très haute, jusqu’à faire naître de ce frottement une étincelle ? Le miracle du feu ? Impossible, pensez-vous. Possible, au contraire. Je l’expérimente depuis vingt-cinq ans, ce *frottement*. Je tente, dans ce livre, d’en faire le récit.

J’imagine la méfiance que vont éprouver certains enseignants à mon égard : “Il a beau jeu,

celui-là, il n'est ni parent ni enseignant. Il fait du théâtre ! Il s'amuse ! Il ne sait pas ce que cela signifie d'avoir un regard vide devant soi, des yeux qui ne fixent rien, qui vous traversent comme si vous n'étiez pas là. Il ne sait pas ce que veut dire l'angoisse de ne jamais pouvoir joindre son enfant par téléphone, de le voir commencer mille activités et n'en mener aucune à terme." Il est vrai que par rapport à eux, je ne suis dans ce domaine qu'un *dilettante*, et je révélerai même un détail qui consolidera encore plus cette conviction : c'est par un libre choix qu'on accède à la *non-école*. Nous ne travaillons jamais avec une classe entière, sur demande de l'enseignant, pendant les horaires scolaires : nous avons besoin que ce soit l'adolescent lui-même qui nous choisisse, qu'il le dise, qu'il désire travailler avec nous, peut-être à l'école mais alors en extrascolaire, à l'heure du goûter, bref, qu'il en ait vraiment envie. Et même si, au début, il s'y trouve par hasard (poussé par un camarade ou un parent ou par une simple curiosité passagère, ou juste pour se rapprocher et tourner autour d'un garçon ou d'une fille qui lui plaît...), cet adolescent ne pourra pas rester là sans rien faire, il devra s'impliquer : "Tu es ici, il faut que tu sautes et coures et chantes, et surtout inventes, et si tu ne veux pas le faire, la porte est là, personne ne t'oblige, ceci est la *non-école*, oui, tu as bien compris, *non-école*, donc si tu veux rester ici, la première chose à faire est d'écouter patiemment et attentivement tes camarades et ceux qui te guident, c'est clair ? Et puis, allons-y, poussons les

bancs contre les murs et essayons de nous déchaîner ! Et toi, raconte-nous ce qui, en classe, te fait glousser en cachette !” On le voit tout de suite, dès le premier jour : cet adolescent comprend d’une façon ou d’une autre qu’il doit choisir, qu’il ne peut pas se limiter à hausser les épaules ou à marmotner, il doit décider s’il veut rester et s’engager, ou partir. Alors que les enseignants, je le sais, ne sont pas choisis ni ne choisissent leurs élèves, tout comme les parents font des enfants mais ne les choisissent pas, et réciproquement. Leur match est cent fois plus difficile que le mien, c’est pour cela que je les admire et les respecte. D’autre part, comment pourrais-je pratiquer avec ces enfants le théâtre comme Liberté et Désir, si ces deux piliers n’étaient pas le point de départ de notre pacte ?

Cela posé, il n’y a pas d’audition ni de casting à la *non-école*, nous ne choisissons pas les participants, ce sont eux qui nous choisissent. Il n’y a pas d’éliminatoires, la porte est ouverte à tous, à tout petit âne désirant entrer. Personne n’est exclu.

ROUTES DE CAMPAGNES

Pour raconter la *non-école*, je dois partir de la compagnie théâtrale qui l'a engendrée. Je dois partir de mon mariage, parce qu'à l'origine il y a une histoire d'amour, un amour qui dure encore aujourd'hui : il y a Ermanna et moi.

Nous nous sommes rencontrés au lycée classique Dante-Alighieri de Ravenne. Cinq ans dans la même classe sans qu'il ne se passe rien entre nous – nous nous sommes avoués, des années plus tard, qu'une certaine attraction était peut-être déjà à l'œuvre, mais cachée, dissimulée. Nous étions tous les deux séduits par deux professeurs qui se révéleront fondamentaux dans notre vie : Bianca Lotito, qui enseignait l'italien et le latin, et don Giovanni Buzzoni, qui donnait des cours de religion. Avec la première nous étudiâmes Dante et Foscolo, suivant le programme, mais elle s'accordait du temps pour nous parler aussi de Brecht et Maïakovski, de psychanalyse et de structuralisme. C'est elle qui nous fit découvrir et aimer le théâtre, jusqu'à nous en rendre *malades*, nous emmenant voir les spectacles de Strehler et Testori,

encourageant ensuite les discussions en classe. Belle et mystérieuse, la cigarette toujours allumée aux lèvres (à l'époque c'était permis), Bianca avait seulement dix ans de plus que nous, mais elle était si brillante qu'elle était déjà titulaire ; nous étions tous enchantés par sa présence. Le second nous surprit dès le premier cours qui, avec le recul, n'en était pas un. Crâne chauve sur un corps trapu, vêtu d'une soutane, petite voix fluette, il annonça qu'il nous donnerait à tous la même note : "Bien" les deux premières années, "Très bien" (à cause de l'ancienneté, disait-il) en troisième. Il ajouta que nous pouvions utiliser cette heure comme nous le voulions, pour autant que nous restions en classe et sous la réserve d'une bonne conduite ; cependant, si quelqu'un souhaitait s'entretenir avec lui de philosophie et de théologie, ou de n'importe quel autre sujet, il était disponible. Il se tourna ensuite vers la fenêtre et entreprit de regarder au-dehors les platanes dans la cour. Nous étions tous surpris par ces mots, par cet étrange prêtre qui allait nous enseigner la religion de cette façon. Certains d'entre nous, aux cours suivants, s'approchèrent prudemment de cet ours silencieux qui regardait dehors. Nous découvrîmes que don Buzzoni avait été assistant à la FUCI, la Fédération des universitaires catholiques, qu'il avait eu des ennuis avec la hiérarchie en raison de ses conceptions doctrinales trop ouvertes, qu'il était un authentique puits de science. Diplômé en philosophie à l'Université pontificale grégorienne de Rome, l'université des jésuites, où les étudiants étaient sous pression

sept jours sur sept, il connaissait par cœur Aristote et Hegel, Platon et Kant, Sartre et Heidegger, sans parler de saint Thomas, étant un thomiste et maritainien¹ convaincu. Nous nous rendîmes compte qu'il avait un humour mordant qu'il utilisait pour répondre aux vanes, en particulier à celles, salaces, des Romagnols bouffeurs de curés, si bien que les plus facétieux avaient rapidement appris à ne pas le provoquer. Don Buzzoni nous faisait comprendre l'essence des textes anciens et modernes, le vertige du trajet vers la vérité ; et nous en profitions, le moment venu, pour mettre le professeur de philosophie en difficulté : un brave homme mais qui se limitait à lire le manuel, et se trouvait embarrassé quand, avec une cruauté espiègle, nous répondions à ses interrogations en citant les phrases des textes originaux comme si elles étaient de notre cru.

Si je me remémore ici nos enseignants, c'est pour souligner leur importance dans notre adolescence, à cette période étrange et bancal de la vie où on a l'impression que le monde entier est contre nous, tout en voulant le dévorer, ce monde ; où l'on peut imaginer mille vies car on n'est encore rien, en équilibre entre l'enfance passée et un avenir nébuleux. Ces enseignants ont joué un rôle déterminant pour nous. Et je crois que les professeurs peuvent encore être

1. Jacques Maritain (1882-1973), philosophe français, est l'une des figures importantes du thomisme au xx^e siècle. Le maritainisme est la doctrine qui découle de sa pensée. (*Toutes les notes de bas de page sont de la traductrice.*)